

Ce que Jean-Christophe pense du féminisme...

Autor(en): **Rolland, Romain**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le mouvement féministe : organe officiel des publications de l'Alliance nationale des sociétés féminines suisses**

Band (Jahr): **1 (1913)**

Heft 3

PDF erstellt am: **23.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-248561>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

patriotisme facile, qui saisit toutes les occasions de s'affirmer par des phrases à effet, mais combien rare encore est cet amour vrai de la patrie, qui sait placer le bien du pays au-dessus des intérêts cantonaux, locaux, ou personnels ! En cultivant en nous-mêmes la pensée nationale, nous pouvons, nous femmes suisses, combler une lacune, et remplir une mission trop négligée jusqu'ici, et qui est en parfaite harmonie avec le caractère spécial de l'esprit féminin. La femme a appris, par ses longs siècles de service dans la famille, à subordonner son intérêt propre à l'intérêt général, sa mission spéciale étant de concilier, de maintenir, de conserver. Si nous faisons profiter la collectivité des qualités ainsi acquises, nous contribuerons pour notre part à éviter à notre pays les vagues tumultueuses de la guerre de classes et de la concurrence économique, à protéger notre esprit national des éléments destructeurs et néfastes qui le menacent. Ce qui nous manque trop souvent, c'est une certaine dose de confiance en nous-mêmes : nous avons pris l'habitude de nous considérer comme une quantité négligeable, et cette modestie mal placée nous empêche de donner tout ce que nous pourrions. Trop souvent, nous laissons les choses suivre leur cours, réalisant trop peu encore que les affaires de notre pays sont nos affaires aussi, qu'elles nous touchent de près, comme mères, comme épouses, comme éducatrices, comme patronnes et comme ouvrières, et que nous sommes responsables, au moins en partie, de l'esprit qu'apportera dans la vie la génération future.

Le développement matériel dont s'enorgueillit notre époque n'est pas tout : il peut même devenir néfaste s'il a comme corollaire la dépravation des mœurs, l'indélicatesse en affaires, la prodigalité irréfléchie. Si l'homme ne peut que difficilement parfois, vu sa carrière, se soustraire aux influences matérielles, c'est à la femme qu'il appartient de sauvegarder l'idéal, et de jeter dans la balance en contrepoids l'esprit d'amour et de justice. Là est ce qui nous distingue des hommes, là est notre couronne impérissable, et là est aussi l'essence de ce que nous appelons le féminisme.

...Mais le fait d'appartenir à ce mouvement féminin réclame un accroissement de notre valeur personnelle, nous rend responsables de nos actes jusque dans les plus petits détails. Le féminisme exige de nous plus que ce que la plupart d'entre nous ne possèdent, en sorte que la comparaison entre ce que nous devrions être et ne sommes pas — dirons-nous, ne sommes pas encore ? — serait plus décourageante que les moqueries de nos adversaires, si nous ne réalisions pas toujours à nouveau la vérité du miracle de la multiplication des pains : plus nous nous donnons, et plus nous nous enrichissons.

Dans un livre de F.-W. Förster se trouve quelque part cette pensée que notre amour pour nos *proches* doit se transformer en amour pour notre *prochain*. Cette pensée me semble résumer tout ce dont notre temps a besoin, tout ce qui peut élargir la vie, tout ce qu'aspire à être en définitive notre féminisme.

E. RUDOLPH¹.

Ce que Jean-Christophe pense du Féminisme...

...Le grand effort que les femmes font, depuis trente ans, pour s'évader de la demi-domesticité dégradante et malsaine, où

¹ Il a été fait un tirage à part de cette conférence, sous forme de brochure, que l'on peut se procurer, au prix de 10 cent. l'exemplaire, au Secrétariat de l'Alliance nationale (Scheideggstrasse, 45, Zurich II.)

notre stupide égoïsme d'hommes les parquait, pour leur malheur et pour le nôtre, me semble un des beaux faits de notre époque. Dans une ville comme celle-ci, on apprend à admirer cette nouvelle génération de jeunes filles qui, en dépit de tant d'obstacles, se lancent avec une ardeur candide à la conquête de la science et des diplômes, — cette science et ces diplômes, qui doivent, pensent-elles, les affranchir, leur ouvrir les arcanes du monde inconnu, les faire égales aux hommes...

Sans doute cette foi est illusoire et un peu ridicule. Mais le progrès ne se réalise jamais de la façon qu'on espérait ; il ne s'en réalise pas moins, par de toutes autres voies. Cet effort féminin ne sera pas perdu. Il fera des femmes plus complètes, plus humaines, comme elles furent, aux grands siècles. Elles ne se désintéresseront plus des questions vivantes du monde : ce qui était un scandale et une monstruosité ; car il n'est pas tolérable qu'une femme, même la plus soucieuse de ses devoirs domestiques, se croie dispensée de songer à ses devoirs dans la cité moderne. Leurs arrière-grand-mères, du temps de Jeanne d'Arc et de Catherine Sforza, ne pensaient pas ainsi. La femme s'est étiolée. Nous lui avons refusé l'air et le soleil. Elle nous les reprend de vive force. Ah ! les braves petites !... Naturellement, de celles qui luttent aujourd'hui, beaucoup mourront, beaucoup seront détraquées. C'est un âge de crise. L'effort est trop violent pour des forces trop amollies. Quand il y a longtemps qu'une plante est sans eau, la première pluie risque de la brûler. Mais quoi ! C'est la rançon de tout progrès. Celles qui viendront après, fleuriront de ces souffrances. Les pauvres petites vierges guerrières d'à présent, dont beaucoup ne se marieront jamais, seront plus fécondes pour l'avenir que les générations de matrones qui enfantèrent avant elles : car d'elles sortira, au prix de leurs sacrifices, la race féminine d'un nouvel âge classique...

Romain ROLLAND,
(*La Nouvelle Journée*, I, 77-79).

Femmes de Suède

On m'a demandé de vous entretenir du féminisme suédois, mais avant de traiter ce sujet, il me semble nécessaire de vous présenter la femme suédoise elle-même, telle qu'elle se révèle le long des pages de notre histoire, telle que l'air et les mœurs de notre pays l'ont créée.

Déjà le vieil « Eddan », la légende scandinave, nous montre la femme du Nord aux yeux bleus, aux cheveux blonds-dorés, svelte et grande, non pas, selon l'idéal allemand, telle qu'un faible lierre qui s'enroule autour du tronc fort d'un chêne, mais la femme forte en amour, forte en haine, et faisant son sort de ses propres mains.

Ainsi, la jeune Ingeborg, recevant le dernier message de son fiancé mort : une bague et une épée teintes de son sang. Elle ne dit rien, mais elle prend cette épée, la regarde profondément, l'embrasse, et se jette subitement sur elle, suivant son bien-aimé dans les salles du Walhall. Ou Signe qui, plutôt que de trahir l'homme à qui elle a donné sa parole, se laisse enfermer dans une maison en flammes, et y meurt sans une plainte. Ou encore la mère des « Vikings », qui dit farouchement à ses fils : « Le vieil aigle est mort, tué par l'ennemi, et les ailes des jeunes sont devenues grandes, sans qu'il soit encore vengé », les excitant ainsi à se livrer à la mort l'un après l'autre, jusqu'à ce qu'il ne reste qu'elle de la famille, elle — et la gloire !

Mais je vous entends déjà : « Ce ne sont là que des légendes ! » C'est vrai, mais des légendes que murmurent encore les vastes forêts, où ont vécu ces générations héroïques, dont la conception de la vie était plus grandiose que la nôtre.

N'est-il pas, d'ailleurs, caractéristique que, dans leur langue, l'expression la plus forte signifiant *malheur* ait été *viljalous*, c'est-à-dire *sans volonté*, tandis qu'au contraire, le mot *vili* signi-